

Rêve de gosse

François Delalande

En me dirigeant vers le stand, j'ajuste la combinaison de course, elle flotte autour de mes épaules, la taille est un peu large, elle tire-bouchonne un peu sur mes chevilles, elle est un peu grande pour moi mais tant pis. Et puis, bien sûr, j'ai mis aussi la cagoule ignifugée qui permet d'éviter que l'on respire des gaz toxiques en cas d'accident suivi d'incendie, elle ne laisse apparaître que les yeux, et par-dessus, je me suis coiffé du casque intégral. Engoncé dans cette tenue de pilote de course, j'ai du mal à voir de quoi j'ai l'air mais bon, comment faire autrement, pas grave par rapport à ce qui se prépare. Car il est trois heures moins le quart, je sors des chiottes et c'est dans un quart d'heure que la course va démarrer. Rien que d'y penser, un frisson descend le long de mon échine, un bouffée d'angoisse aussi, et surtout une grande excitation. Je vais prendre le départ des 24 heures du Mans ! Au volant d'une Porsche 911, une de ces voitures qui se traînent à l'arrière du peloton, une de ces voitures qui doivent sans cesse s'écarter pour laisser passer ceux que l'on appelle les prototypes, les bolides les plus rapides aux mains des meilleurs pilotes, les Audi, les Toyota. Ma voiture s'est qualifiée aux essais en 49ème position, l'avant-dernière, ça vaut mieux en un sens et la dernière aurait peut-être même été préférable mais bon.

Je traverse le stand en silence, il y a là les mécaniciens, les ingénieurs derrière les écrans de contrôle, le directeur de l'écurie, quelques fans, un photographe, tous savent que dans ces circonstances il ne faut pas m'adresser la parole, rien ne doit troubler ma concentration à quelques minutes du départ. Aussi certains d'entre eux se contentent-ils de me presser l'épaule, d'autres m'adressent un sourire ou me font

un geste d'encouragement. La voiture est déjà sur la piste, toutes les voitures y sont disposées deux par deux dans l'ordre de leurs temps aux essais. La Porsche est sur la vingt-cinquième ligne, la dernière, à côté d'une autre Porsche. Son pilote s'apprête lui aussi à s'y installer, me voyant approcher il m'adresse quelques mots, je réponds par quelques grommellements que je voudrais chaleureux, on se tape mutuellement sur la paume de la main dans un geste un peu théâtral que j'ai déjà vu faire, et chacun se dirige vers son cockpit.

Ça y est, je suis installé, je suis au volant, plus moyen de reculer, j'ai une pensée fugitive pour ces kamikazes qui s'installaient dans leurs avions suicides Mais déjà j'entends venir des autres voitures des vrombissements qui s'élèvent en un crescendo rugissant. Un mécanicien de l'écurie est venu se placer juste devant le capot, il me fait signe de lancer le moteur. C'est une manœuvre simple que j'ai répétée de multiples fois, je suis quand même saisi par le hurlement de la machine et par les vibrations qui traversent mon corps, j'ai comme l'impression que je ne sais plus rien, que ma présence ici n'a aucun sens, que je ferais mieux d'ouvrir la portière et de m'enfuir toutes jambes. Je me ressaisis et je donne de petits coups d'accélérateur. Le mécanicien lève le pouce en signe d'approbation et d'encouragement et il s'écarte, la piste se vide et il n'y a plus que les voitures, devant moi c'est une Ferrari et je distingue la file de de celles qui nous précèdent. Je vois qu'elles s'ébranlent progressivement, je sais que nous ferons un tour du circuit à allure modérée derrière la voiture du directeur de la course et que lorsque nous reviendrons à l'entrée de cette ligne droite que bordent d'un côté les stands, de l'autre les tribunes noires de monde, la course sera lancée.

Ça y est, la voiture qui me précède s'ébranle à son tour, c'est à moi maintenant, Seigneur, faites que je ne cale pas, je relâche l'embrayage et non, je ne cale pas, la voiture s'élanche avec une sécheresse qui me prend quand même un peu de court, mais j'évite l'embardée, j'accélère et je passe les vitesses, je suis déjà au bout de la ligne droite, tout le peloton serpente dans les virages en S qui suivent, je les passe à mon tour, on descend vers le virage du Tertre rouge, un virage à droite à 90° que tout à

L'heure il faudra franchir à toute allure, puis un bout de ligne droite, un nouveau virage et nous attaquons la ligne droite des Hunaudières que ralentissent deux chicanes. Devant moi, les voitures zigzaguent sur la piste, c'est pour faire chauffer leurs pneus et je fais pareil. Après la seconde chicane, je me rends compte que devant moi les voitures accélèrent davantage, l'espace qui me sépare de celle qui me précède s'élargit démesurément et j'accélère à mon tour, puis soudain j'ai l'impression de m'en rapprocher brutalement, je vais la tamponner, mon pied saute de l'accélérateur au frein et l'écart entre nous se maintient, tout le monde ralentit, on arrive à Mulsanne, ce virage à droite à l'extérieur duquel depuis des décennies, des dizaines de pilotes se sont ensablés en sortant de leur trajectoire pour avoir freiné trop tard au bout des Hunaudières, mais en ce tour de reconnaissance nous roulons encore à allure modérée, tout le monde le franchit sans même le prendre à la corde.

Et ça continue comme ça, encore plusieurs virage, plusieurs tronçons de ligne droite, je vois le long serpent multicolore qui me précède se dandiner à gauche, puis à droite, puis à gauche et encore à droite, nous sommes dans les chicanes Ford qui précèdent la ligne droite des stands et des tribunes. Le peloton est maintenant presque au pas, mais tout-à-coup j'aperçois au loin les premières voitures qui attaquent la ligne droite, elles s'élancent à toute allure, les vrombissements, de sourds qu'ils étaient, deviennent stridents, je réalise que la voiture du directeur de course s'est rangée sur le côté et que la course est lancée pour de bon.

J'arrive à mon tour au début de la ligne droite, j'accélère franchement et je passe les vitesses, ça a l'air tout simple même si la voiture qui me précède est devenue toute petite à l'horizon, et celle qui me suit remplit mon rétroviseur. Je freine à l'approche des S, un peu trop peut-être car la Porsche derrière moi me talonne encore plus, il n'a qu'à me doubler cet enfoiré, mais non, pas dans les S, on en sort, il me colle au cul comme un sodomite, un bref tronçon de ligne droite, le virage à angle droit du Tertre Rouge se rapproche à une vitesse vertigineuse, je saute sur les freins et la voiture zigzague sur la droite, sur la gauche mais j'en garde le contrôle de justesse, ouf, je tourne, je réaccélère, je vois la Porsche qui était derrière moi me dépasser en

un éclair et son pilote se tourner vers moi, il m'adresse un geste furibond mais déjà sa voiture s'éloigne rapidement devant moi, peut-être faudrait-il que j'aille plus vite.

A ce moment-là j'entends un message radio qui vient de mon stand, «Tu as une avarie ? Qu'est ce qui se passe ? », mais c'est déjà déjà le prochain virage, je freine, je tourne, un bon bout de ligne droite, je reprends mes esprits, finalement ça ne se passe pas si mal, je suis dernier et les leaders sont encore loin de me rattraper, profitons-en, profitons des 24 heures du Mans. J'arrive à Mulsanne, les virages s'enchaînent pendant que la radio crachouille « Mais bon sang qu'est qui t'arrive, c'est le moteur, c'est l'électro, ta radio aussi est en panne ? Arrête toi tout de suite au stand », et justement j'arrive au début de la ligne droite des stands mais surtout ne pas s'y arrêter, je continue, à cette allure impossible de voir les gens, ils doivent faire une drôle de gueule en me voyant passer, la radio crachouille à nouveau « Mais bon sang pourquoi t'es pas rentré au stand ? T'as mis plus de cinq minutes à faire ce tour, t'es dingue ou quoi ? », je me marre en imaginant leurs têtes et tout-à-coup, je me rends compte que je suis arrivé dans les S, j'ai oublié de lever le pied, la voiture passe tout droit à travers le bas-côté puis elle rejoint la piste, je ressens une onde de chaleur, ça a failli, surtout pas sortir de la piste, surtout pas à cet endroit-là.

Du coup je continue mollo, je prends le Tertre Rouge en douceur, à la sortie j'accélère gentiment, surtout pas sortir de la route, pas à cet endroit-là, quand je vois derrière moi la voiture de tête qui sort du virage, une autre derrière, et encore une autre, et une autre, je les vois grossir dans mon rétro, j'ai une suée d'angoisse, je ne sais plus ce que je dois faire, si je reste sur la partie gauche de la piste je vais les gêner, c'est la partie qu'ils doivent prendre car le prochain virage est à droite, je me déporte à droite mais déjà je vois la première, c'est une Audi, elle se déporte aussi, merde, merde, je reste au milieu, j'ai un mal de chien à rouler droit, j'ai juste le temps de voir qu'elle part à droite dans le décor, je me rabats sur la gauche, et merde, le deuxième était sur moi, il part dans le décor à gauche, et le troisième arrive à fond de train, tant pis, je reste sur la gauche, je roule à moitié sur le bas-côté, il me double en un clin d'œil, Audi ou Toyota je n'ai pas le temps de voir ce que c'est. Et puis en

voilà un autre, et encore un autre, ça n'arrête pas et je vois le virage qui se rapproche, je voudrais abandonner là, tout arrêter, me garer sur le côté mais surtout pas, il faut que je continue, tant pis, je reste à l'extérieur du virage en chevauchant le bas-côté, c'est fou le nombre de voitures qui me dépassent. A la sortie du virage j'ai le temps d'apercevoir des commissaires de piste agiter frénétiquement devant mon capot des drapeaux jaunes, des drapeaux bleus, j'ai oublié ce qu'ils veulent dire et eux aussi sans doute, il faut que je continue à tout prix, un tronçon de ligne droite, je suis à 100, les voitures qui continuent à me doubler doivent être à 250, je réalise que je sème une pagaille pas possible, si seulement il y avait un warning sur ces voitures, mes mains tremblent sur le volant et la voiture se balance sur la piste, j'ai le temps d'apercevoir deux ou trois voitures qui essayaient de me doubler aller dans le décor, j'arrive à la première chicane des Hunaudières, dans mon rétro je vois une énorme file de voitures scotchée derrière la mienne, ça c'est le bouquet, c'est comme un dimanche soir sur l'autoroute, après la chicane je me remets bien sur la gauche, encore des commissaires qui agitent leurs drapeaux, cette fois-ci toutes les couleurs y passent, des noirs, des rouges, je sais que ça veut dire arrêt immédiat, arrêt de la course mais tant pis je continue, il est temps d'arrêter les frais, je continue tandis que derrière moi tous les autres se sont arrêtés, je franchis la deuxième chicane, encore un drapeau rouge, il y a même un commissaire qui est sorti sur la piste et qui le brandit furieusement mais je l'évite de justesse, j'accélère, il est temps d'arrêter les frais, le virage de Mulsanne se rapproche, je freine et au lieu de le prendre je continue tout droit, ça y est, je suis sur la route de Tours, je suis sorti du circuit. Et moi qui rêvais de faire une dizaine de tours ! Allons, un tour et demi c'était quand même sympa.

Je continue pendant plusieurs kilomètres, c'est la campagne, de temps en temps des maisons mais pas de voitures, normal, la route est bloquée pendant la course. J'arrive en vue du village, je le traverse à 50 à l'heure, ce n'est plus le moment de battre les records. Il y a quelques passants qui se retournent à mon passage, ils me regardent d'un air étonné. Je sors du village, c'est à nouveau la campagne, puis vient un petit bois, il y a une route forestière qui part sur la droite. Je l'emprunte, puis je prends un

sentier de terre plus étroit sur lequel la Porsche tressaute, c'est normal, elle n'est pas faite pour ça, et j'aperçois enfin ma vieille 206 garée sur le côté. Je m'arrête, vite vite, ne pas perdre un instant, j'ôte la cagoule et le casque, j'enlève la combi, je laisse tout ça dans la Porsche, j'enfile fébrilement le jean et le T-shirt que j'avais laissés dans ma voiture, je me mets au volant et je démarre, je rejoins la route de Tours et une heure après j'y suis. Ouf, je respire un grand coup. Youp!!!, j'ai réussi, j'ai fait les 24 heures du Mans ! Je me gare en ville et je m'installe à la terrasse d'un café, et je repense à ces années d'efforts qu'il m'a fallu pour en arriver là.

Apprendre à conduire une Porsche, ce n'était pas le plus difficile. On peut suivre des stages de conduite sportive sur différents circuits, c'est ce que j'ai fait à plusieurs reprises, toujours sur des Porsche, et j'ai étudié soigneusement dans des revues sportives les essais consacrés à leur conduite. J'ai fini par acquérir une connaissance assez précise de leur pilotage et aussi de la disposition du cockpit, des manettes, des manœuvres à accomplir.

Apprendre à rouler sur le circuit du Mans, ce n'était pas non plus si compliqué. J'ai joué pendant des heures et des heures à des jeux vidéo consacrés aux 24 heures. Et puis chaque année, j'assiste à la course, j'ai passé un temps infini au bord de chaque virage, de chaque tronçon du circuit. En-dehors de la semaine de la course, il m'est arrivé de venir ici dans ma petite Peugeot 206 et de faire plusieurs fois le tour du circuit pour m'en imprégner, en respectant soigneusement le code de la route, ça valait mieux puisque le circuit emprunte dans sa plus grande partie des routes nationales. J'ai constaté que je n'étais pas le seul, c'est fou le nombre de gens, souvent des anglais dans leurs petites voitures de sport décapotables, qui faisaient la même chose, et eux, souvent, en se conduisant comme des chauffards. Il y a juste la partie du circuit qui entoure les tribunes et les stands qui fait l'objet d'un circuit permanent, c'est le circuit Bugatti, et j'y ai suivi un stage de conduite sportive, sur une Porsche évidemment.

Non, le plus compliqué c'était, à partir de là, de me retrouver au volant d'une vraie

voiture de course, au départ des vraies 24 heures.

J'ai opté pour une Porsche car ce sont généralement celles qui sont au dernier rang, je suis conscient de mes limites. Ces dernières années, j'ai assisté aux essais et à la course, en achetant au prix fort un billet qui me permettait d'accéder au paddock. J'ai particulièrement observé les stands des Porsche les moins rapides, et j'ai repéré une écurie d'amateurs chevronnés, français de surcroît, dont la voiture était systématiquement dans les derniers rangs. J'ai suivi, observé, épié, photographié celui de leurs pilotes qui prenait toujours le départ. Un peu plus grand que moi sans doute, mais il avait comme moi les yeux marron. J'ai naturellement été particulièrement attentif à cet aspect puisque mes yeux, c'est la seule chose qu'on verra de moi. Ses cils étaient moins longs que les miens, si bien que les miens, j'ai dû les raccourcir un peu, j'ai fait ça la veille de mon dernier jour au bureau avant la course, le lendemain, des collègues m'ont regardé bizarrement, surtout Juliette, ils voyaient bien que quelque chose avait changé dans ma physionomie sans arriver à comprendre quoi. Ce pilote, j'ai aussi remarqué qu'il était taciturne, surtout avant de prendre le volant, ça c'était une bonne nouvelle. Et à force de le filer discrètement, j'ai constaté qu'avant de prendre le volant, il allait systématiquement se vider la vessie aux chiottes situées derrière les stands, des chiottes tellement dégueulasses que personne n'y va. Décidément, toutes les chances étaient de mon côté.

Cette année j'étais prêt. A deux heures et demies, j'étais de faction dans le paddock devant l'entrée de son stand. Comme je l'escomptais, à trois heures moins le quart, je l'ai vu en sortir d'un air plus ours, plus taciturne que jamais, et se diriger vers les chiottes. Mon gaillard j'ai pensé, tu vas avoir la surprise de ta vie. On parlera davantage de toi que tu ne l'aurais mérité par tes modestes performances ; Tu vas égaler Fangio quand il avait été kidnappé par les partisans de Fidel Castro la veille d'une course à La Havane en 1958.

Je le suis à l'intérieur des W.C. et quand il a fini, alors qu'il est en train de tourner le dos à l'urinoir, je ne lui laisse pas le temps de refermer sa braguette, je sais que

comme ça il se sentira plus vulnérable, je lui barre le passage, je pointe un flingue en plastique sous l'ample T-shirt dont je me suis revêtu et je le lui dis : « Allah akbar ! Si tu m'obéis il ne t'arrivera rien mais attention, pas d'entourloupe ! On est plusieurs djihadistes et on veut simplement mettre fin à cette cérémonie impie, les petits mécréants de ton espèce on n'en a rien à foutre, alors avance et pas un mot ! » Il a sursauté, il jette un coup d'oeil hagard autour de lui mais il n'y a personne. Mon pistolet en plastique dans les reins, je le conduis vers le local à poubelles attendant, c'est un réduit dans lequel je le sais, j'ai pu le constater les années précédents, personne ne viendra avant la fin de la course. On entre, je referme derrière moi et je lui dis : « A poil ! » Il a l'air stupéfait mais j'agite le flingue sous son nez, il s'exécute, il est en slip. « Tourne-moi le dos maintenant ». Je lui attache les poignets et les chevilles, je lui mets un bâillon et je le hisse sur mon dos, putain il est plus lourd que ce que je croyais, j'ouvre le couvercle d'une haute poubelle et hop, je le balance dedans. J'ai tout prévu, il y a une heure j'ai fait des petits trous dans le plastique, il ne s'asphyxiera pas, peut-être trouvera-t-il simplement le temps un peu long. Je referme avec un dernier « Allah akbar » pour brouiller les pistes, je me déshabille en vitesse et je mets sa combinaison de pilote, j'enfile une cagoule et par-dessus, un casque intégral qui a exactement les mêmes couleurs que le sien et que j'ai apporté dans un sac. Vous connaissez la suite.

Au café, trois pépères viennent de s'asseoir à la table voisine, l'un d'eux a l'air tout excité :

- Vous avez vu les gars, ce qui vient de se passer au Mans ?
- Tu sais moi la course auto ... J'attends plutôt le départ du Tour.
- Moi aussi mais là c'est dingue : une voiture en queue de peloton, elle se traînait comme une limace, elle a été rattrapée par les autres au bout de cinq minutes, mais comme elle valdinguait sur la piste, elle en a envoyé une dizaine dans le décor. Et c'est pas tout : après ça, elle a purement et simplement disparu ! Les flics l'ont cherchée partout, rien ! Il y a des hélicoptères qui survolent la région, ils cherchent toujours mais que dalle !

J'ai réalisé le rêve de mon enfance. Il est temps de grandir. Lundi je retourne au bureau. Juliette me plaît bien et j'ai l'impression que c'est réciproque. Quand on se rencontre, pas vraiment par hasard, à la machine à café ou devant la photocopieuse, on rigole bien. Sortir avec elle, se mettre ensemble, avoir des enfants ... Mais pour l'instant, « Garçon ! Combien je vous dois ? ». La course a dû reprendre. Je retourne au circuit. La nuit des 24 heures c'est magique, et il y a encore toute la matinée avant l'arrivée à quinze heures, je sens que ça va être captivant même si une dizaine de concurrents sont allés dans le décor. Allons-y vite !

L'auteur

François Delalande est un ancien fonctionnaire au ministère des affaires sociales. Il habite Antony en région parisienne, aime les voyages et la randonnée, la littérature et le dessin, et comme on peut s'en douter à la lecture de sa nouvelle, le sport automobile. Son livre culte, c'est *A la recherche du temps perdu*.